

## Le cartel, à l'envers de la ségrégation

Frank Rollier

*Quart d'heur des cartels, 14 février 2015, Lausanne*

### 1- Naissance du cartel :

L'idée du cartel vient d'Angleterre et repose sur une invention de Bion et Rickman, psychiatres militaires et psychanalystes, qui, pendant la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, organisèrent des « petits groupes » de soldats diagnostiqués comme névrosés, déprimés, tire aux flancs ou « débillardards » (*dullards*), qui étaient alors regroupés dans le service de rééducation d'un hôpital psychiatrique militaire.

Lacan a rendu compte de sa visite à ces collègues en 1945 dans son article « La psychiatrie anglaise et la guerre<sup>1</sup> ».

Le petit groupe de Bion, précurseur du cartel, est un outil anti -ségréatif, que Lacan utilisera dans le même esprit. En donnant la parole à chacun - ce qui dans une institution militaire n'est pas rien ! - la hiérarchie était contournée. Ces hommes se sont vus proposer de faire partie de groupes de dix soldats, sous l'autorité du « médecin animateur » (le major Bion). Il ne s'agissait pas de les embrigader de force dans une même tâche commune qu'ils auraient accompli en renâclant, et donc sans l'efficacité recherchée, mais de demander à chacun de se choisir un objet d'occupation, qui se devait d'être nouveau et ne pas faire double emploi avec celui d'un autre groupe, puis de regrouper les hommes autour d'une même tâche à accomplir.

Chacun était renvoyé à sa responsabilité dans l'accomplissement du travail choisi et l'autocritique était encouragée dans le groupe. Les tâches allaient de la charpenterie, la cartographie, l'entretien des autos... jusqu'à la création d'un cours de danse (donné le soir par les gradées femmes mobilisées, mais uniquement pour les soldats qui ne savaient pas danser). Bion parle d'une « cure de groupe », qui amène les soldats à « prendre conscience de (leurs) difficultés d'existence en tant que groupe » et à gérer par la parole les difficultés rencontrées (combines, vols de matériel...). Les crises étaient traitées en interne avec un *extime* (Bion). Le résultat en fût une mobilisation du **désir** de chacun, suivi du retour d'un esprit de groupe propice au combat à mener ensemble.

Cette filiation et cette tonalité guerrières ne sont pas absentes de la création par Lacan d'une Ecole de psychanalyse, qui fut la conséquence de son combat contre les analystes post- freudiens de l'IPA, dont il n'a cessé de dénoncer, au niveau clinique, une pratique de l'analyse dominée par l'imaginaire, au détriment du symbolique et du réel, et au niveau institutionnel un

---

<sup>1</sup>LACAN J. : « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres Ecrits*, Seuil, Paris 2001, pp. 101-120.

fonctionnement miné par « l'emprise des didacticiens » ( J- A Miller) qui génèrait des effets de prestance, de rivalité et de maîtrise, relevant de l'infatuation du moi, appartenant donc aussi au registre de l'imaginaire.

La réponse de Lacan à la crise dans l'institution analytique fût un acte : il créa une Ecole, basée sur les cartels et la passe, pour maintenir un éveil, une proximité avec le réel.

A la place de la hiérarchie verticale, traditionnelle dans les institutions analytiques, l'Ecole repose sur deux piliers qui permettent un fonctionnement horizontal ou circulaire:

- **La passe**, qui permet à un jury (ou aujourd'hui à une commission) de nommer un analyste, à partir de son témoignage sur sa propre analyse, ce qui a court-circuité le passage obligé par des petits maîtres didacticiens en remettant leur pouvoir en question.
- **Le cartel**, petit groupe qui n'est pas sans leader, appelé la « plus-une personne », mais qui est un « leader pauvre <sup>2</sup>» selon l'expression de J.-A. Miller, un « moins-un » qui se doit d'être présent dans le cartel en tant que sujet divisé.

Au commencement de son histoire le cartel s'est opposé aux enseignements et séminaires tenus par des maîtres qui distillaient leur savoir : « le cartel, tel que Lacan l'apporte dans l' *Acte de fondation*, est une machine de guerre contre le didacticien et sa clique<sup>3</sup> ».

## 2- Modernité du cartel

Décider pour la première fois de travailler en cartel, c'est donner un coup de pied dans une porte pour entrer dans un espace différent de celui qui est agencé par les discours du maître et de l'université, que ce cartel vise l'étude d'un texte, la préparation d'une journée de travail ou d'un congrès par exemple.

Le cartel bouscule les habitudes par son fonctionnement à l'envers du discours universitaire, lequel met un savoir préétabli au poste de commande, permettant à ce discours de « parader comme maître<sup>4</sup> » disait J.-A. Miller. Les sujets n'ont alors d'autre choix que celui de s'effacer derrière ce discours formaté selon les exigences de l'université. Le cours magistral en représente le paradigme car il s'oppose à l'énonciation au un par un, ou bien la soumet à une évaluation normée, voire au caprice du maître.

Le cartel s'oppose aussi au savoir instantanément accessible sur Internet, captivant et toujours plus envahissant, qui se présente comme illimité et

<sup>2</sup>J-A Miller : « Le cartel dans le monde », disponible sur le site de l'ECF < <http://www.causefreudienne.net/cartels-dans-les-textes/> >

<sup>3</sup>*Ibid.*

<sup>4</sup>J-A Miller : « Peurs d'enfants », *Navarin; Université Populaire Jacques-Lacan*, 2011. - p. 13-20.

s'enrange dans une pratique solitaire, face à l'écran de son ordinateur. Le sujet contemporain est foncièrement isolé, poussé à se couper de ses références familiales et en rupture d'idéal ; il est un sujet dont la jouissance libérée se passe de l'Autre ou bien cherche à se connecter à l'Autre par le biais de communautés de jouissance. (LTGV, No sex, etc.), tout en tenant « à l'écart » (titre de notre après-midi de travail) la jouissance Autre (la jouissance féminine) ou la jouissance de l'Autre, l'étranger.

Au siècle du scientisme triomphant, mâtiné d'un retour du religieux qui fournit des idéaux prêts à porter, le cartel s'inscrit comme une modalité de travail qui ne repose pas sur un savoir universel et instantané, car il nécessite d'y mettre du sien et comporte des limites. D'abord, il faut y mettre de son corps en le déplaçant, puis prendre du temps, un temps limité dans sa durée puisque la fin du cartel est inscrite dès son commencement ; les rencontres répétées du cartel sont un temps pour prendre la parole et pour comprendre. Enfin, ce dispositif requiert que chaque membre du cartel précise dès le départ son sujet de travail, cerne une question sur laquelle il souhaite avancer.

Ainsi que Lacan l'a conçu, ce petit groupe est, autant que possible, épuré des inévitables effets imaginaires, à l'inverse du groupe de travail qui se rencontre par exemple à l'université, qui est le royaume des rivalités et des inhibitions. Alors que le groupe classique est une assemblée d'anonymes livrée aux identifications, à la compétition et aux effets de séduction, Lacan insiste sur le fait que dans un cartel, il n'y a pas d'anonymat mais que chacun porte son nom<sup>5</sup>; le cartel mise sur chaque un, en suivant l'expérience du petit groupe inventé dans le champ militaire.

En rupture avec les enseignements traditionnels, le cartel permet ainsi, à qui le désire, de sortir de son isolement, de la jouissance de l'étude en solitaire.

Le nombre de membres du cartel est limité, classiquement à 4, avec une variation possible de 3 à 5, plus un, que les quatre ont choisi - le fameux « plus-un » qui pousse à élaborer et, pour ce faire, ne doit pas se poser en maître du savoir qui distillerait une pensée bien établie ou viserait que tout soit en ordre. Un maître distille des conseils et suscite l'identification- c'est ce que réalisent les psychothérapeutes qui ont des solutions pour tous et énoncent des lieux communs : *soyez zen, lâchez prise, etc.* Or, un tel maître du savoir ne permettrait pas aux membres du cartel de « témoigner de ce qu'on a fait <sup>6</sup>» dans le cartel. Aussi, le plus-un incarne-t-il plutôt une position de non-savoir ; il doit être « un agent provocateur » et, ajoute J-A Miller « c'est au discours hystérique que se réfère la fonction du plus-un, qui met le sujet divisé en

<sup>5</sup>[Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, samedi 12 et 13 avril 1975 / COLLECTIF. Lettres de l'École freudienne de Paris, 04/1976, n°18, p. 264.](#)

<sup>6</sup>J.-A. Miller : « Cinq variations sur le thème de l'élaboration provoquée », Lettre Mensuelle N° 61 et disponible sur le site de l'ECF < <http://www.causefreudienne.net/activites/etudier-en-cartel/>>

position de plus-un ». *Ce plus-un doit « venir avec des points d'interrogation » pour « insérer l'effet de sujet dans le cartel <sup>7</sup>».*

Par contre, ce sont les cartellisants qui sont, chacun à sa façon, un maître ; J.-A. Miller, dans ce même article, compare le cartel à un *essaim* où « chacun doit y être es-qualités: les membres travaillent à partir de leurs insignes et non à partir de leur manque à être ». Il ajoute qu' « il revient au *plus-un*, non seulement d'obtenir l'émergence de l'effet subjectif dans le cartel, mais corrélativement d'obtenir que les membres de ce cartel aient statut de S1, ainsi que lui-même ; ce sont des maîtres, des S1 qui sont au travail, pas des sujets supposés savoir, pas des savants ». Surtout, il s'agit de « veiller à ce que chaque membre du cartel ait un trait propre ; c'est la condition pour avoir un travail qui produise du savoir<sup>8</sup> » ; on retrouve là la condition posée par Bion pour faire partie d'un petit groupe.

Le cartel ne serait pas cet « organe de base<sup>9</sup> » (Lacan) s'il ne comportait cette fonction plus-une, qui est d'abord une fonction de nouage et de coupure :  
- de **nouage**, parce que c'est la présence du *plus-un* qui, par son accord pour occuper cette place, ferme le petit groupe en lui donnant existence, tout en reconnaissant à chacun sa place et son sujet de travail. Lacan parlait de la « Plus-une personne », « chargée de la sélection, de la discussion, et de l'issue à réserver au travail de chacun <sup>10</sup> ». Par cette fonction de nouage, le cartel anticipe sur le nœud borroméen, ce que Lacan indique explicitement lors de la Journée des cartels de 1975. Je rappelle qu'un nœud est dit borroméen dès lors qu'il n'est pas possible de dénouer un quelconque de ses trois brins, sans dénouer l'ensemble du nœud.

- fonction de **coupure** aussi, parce que cet un qui est en plus marque une limite ; le cartel n'a pas un nombre illimité de membres, à l'inverse des groupes classiques. Et le dit *plus-un* a aussi pour fonction de dénouer la cartel au bout d'une durée de 1 ou 2 années, qui peut être suivie d'une permutation : « Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre », écrivait Lacan dans l'Acte de fondation. Le nouage peut aussi se défaire si par exemple un des membres décide de quitter le cartel.

Freud écrivait que « pour l'individu faisant partie d'une foule, la notion de l'impossible n'existe pas<sup>11</sup> ». Le cartel, contrairement à un grand groupe, prend en compte la dimension du pas-tout, et de l'impossible. Avec le cartel, tout n'est pas possible : le savoir est à approfondir, mais l'acquit restera parcellaire ; de même, la durée et le nombre de cartellisants sont limités.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> J. Lacan : « D'écolage » (1980).

<sup>10</sup> J. Lacan : Acte de fondation (1964)

<sup>11</sup> S. Freud : « Psychologie collective et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, PBP, Paris 1977, p.93.

### 3- un nouveau mode de lien social :

Dans le cours d'une analyse - ce lien social qui, disait Lacan, « vaut d'être porté à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité<sup>12</sup> » - chacun rencontre sa solitude. Et c'est avec sa solitude que chacun prend sa place dans un cartel, c'est à dire avec le savoir qui lui est propre et son mode de jouissance spécifique. Quatre se choisissent, qui en appellent à un en plus, puis ces solitudes se rencontrent pour « élaborer » quelque chose, pour travailler ensemble un thème qui leur importe.

Ce petit groupe n'est ni une famille, ni ce que Freud nommait une foule primaire, qui est « une réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet<sup>13</sup> ». Le cartel n'est pas non plus une société de frères, laquelle repose sur la ségrégation, sur le fait d'être « isolé ensemble, isolé du reste<sup>14</sup> » pour constituer une communauté basée sur le partage du même dieu, idéal, ou d'une même modalité de jouissance (cf. certaines communautés gays qui visent isolées, ségréguées, aux USA).

Le cartel n'est rien de tout cela, il n'offre rien de commun hormis un espace et un temps limités pour travailler la question qui importe à chacun et que chaque cartellisant, y compris le *plus-un*, écrit pour que le point de départ soit clairement fixé. Le cartel est un lien social qui prend en compte la particularité de chacun. Il repose sur des identifications horizontales produites dans le groupe, identifications réciproques et non pas identifications verticales centrées sur un chef en place d'Idéal. Mais il n'est pas sans adresse puisque le cartel et ses membres s'inscrivent sur le site de l'Ecole. Un cartel de l'Ecole, s'adresse à l'Ecole.

Cette flèche, ce char léger vise un objet, et le rate bien sûr en partie, mais pas sans produire des bouts de savoir. Le cartel fait place à l'imprévu, à l'aléa, à la surprise, à l'étonnement, à la trouvaille...

Lors de la Journée des cartels de 1975, mais sans se référer explicitement à eux, Lacan propose de partir de l'idée du trou, « non pas *fiat lux* mais *fiat trou*<sup>15</sup> » et il rappelle que Freud « a dit très tôt qu'il y a quelque chose qui fait trou, que c'est autour que se répartit l'inconscient », et de rappeler *l'urverdrängt*, le refoulement originare, « ce qui se résume en somme à nommer le trou ».

Au cœur du cartel, de la cure et du sujet, se loge un trou dans le savoir, ce que les discours établis dénie, en particulier les discours universitaire et scientifique, qui croient à l'existence du rapport sexuel et entretiennent cette

12<sup>□</sup>LACAN J. : « Télévision », *Autres Ecrits*, Seuil 2001.

13<sup>□</sup>FREUD S. : « Psychologie collective... », *op. cit.*, p. 139.

14<sup>□</sup>LACAN J. : Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris 1991, Le Seuil, p. 132.

15<sup>□</sup>[Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, samedi 12 et 13 avril 1975](#), *op.cit.*, p. 267.

illusion. Le trou dans le savoir est l'École même, il est « le réel de la psychanalyse elle-même <sup>16</sup> ». C'est un réel que les cartels prennent pour balise, un réel dont rendent compte par leurs témoignages ceux qui, s'étant présentés à la passe, ont été nommés Analystes de l'École (A.E.). Dans le cartel, c'est la fonction du *plus-un* qui répond à cette dimension du trou.

Au trou, Lacan associe « la notion de tourbillon », d'abord à propos du tirage au sort des membres des cartels, modalité toujours pratiquée, puis en évoquant sa future École : « je félicite Soury (qui parlait du tirage au sort) de formuler la collaboration dans la cause de n'importe qui avec n'importe qui. C'est bien en effet ce qu'il s'agit d'obtenir, mais à terme : que ça tourbillonne ainsi <sup>17</sup> ». L' « organisation circulaire » du cartel (Acte de fondation) prévient la pente à faire Cercle et que le travail tourne en rond ; elle permet la formation d'un tourbillon qui - petit rappel de [dynamique des fluides](#) - est « une région dans laquelle l'écoulement est principalement un mouvement de rotation autour d'un axe » (Wikipedia). Pour que le tourbillon se forme, il faut un axe, c'est à dire une orientation, et que soit impulsé un mouvement de rotation. Dans le cartel, me semble-t-il, la parole circule de l'un à l'autre, chaque Un amenant son fluide d'une fois sur l'autre, mais c'est le trou dans le savoir qui est aspirant ; et c'est le *plus-un* qui veille à ce que chacun se confronte à ce trou dans le savoir et en appelle à un bout de savoir nouveau.

### **Pour conclure, pour ouvrir...**

1- le cartel n'est pas un trou, mais un dispositif d'élaboration de savoir, qui s'appuie sur le trou dans le savoir et ainsi cause le désir. L'École représente et donne forme à ce trou dans le savoir. Le cartel est *de* l'École, ce qui pointe aussi qu'il travaille à partir de ce trou. Les cartels fondent l'existence même de l'École. Avant d'inventer la passe, Lacan a fait du cartel « l'organe de base de l'École », c'est à dire un élément qui est vivant, en tant qu'il s'appuie sur la rencontre des corps des cartellisans et convoque la parole de chacun, sans la soumettre au diktat d'un maître. Il est un lieu où respirer, un lieu où le désir de savoir, de voir ça, peut entrer en jeu.

2- Le cartel n'est ni le lieu, ni le moment de la séance analytique, même s'il est aussi une expérience de parole.

Contrairement au petit groupe de Bion, le cartel n'est pas non plus un groupe thérapeutique ; il ne repose pas sur le réel du déficit de chacun ; c'est

<sup>16</sup>L. NAVEAU : Conversation sur Le racisme, « problème le plus brûlant de notre époque », Rivages spécial, ACF-ECA, octobre 2014, p. 37.

<sup>17</sup>J. LACAN : « Monsieur A », 18 mars 80, in [Dissolution, Ornicar?](#), 1980, 20/21. - p. 9.

dans la cure que l'analysant parle à partir de son manque à être. Si la dimension du sujet peut être impliquée à partir de la question que met au travail chaque membre, le cartel n'est pas le lieu d'une interprétation sur les dits du cartellissant qui ne s'adresse pas ici en tant que sujet divisé à un sujet supposé savoir, mais « es-qualités » au savoir supposé au cartel, organe de l'École.

Le cartel vise à ce que chaque cartellissant avance sur son sujet de travail, de façon absolument originale, à partir de son savoir spécifique et de ce qui va circuler comme savoir dans le cartel, qui suscitera questions, controverses, découvertes... et même éventuellement échos avec sa propre cure. Si « le désir de l'analyste n'est pas un désir pur - *énonçait Lacan* - C'est un désir d'obtenir la différence absolue », je propose que le désir du *plus-un* s'inscrive dans cette orientation, c'est à dire qu'il tende aussi vers la possibilité de faire advenir de la différence, que chaque cartellissant puisse cerner un bout de réel sur lequel il bute. Il ne s'agit pas de révéler le point de jouissance opaque du sujet, son *kakon*, celui que je peux craindre ou dénoncer chez l'autre, mais de pousser la question assez loin pour qu'un bout de savoir nouveau puisse émerger pour chacun, qui soit particulier à chaque un, et différent de celui qu'un autre cartellissant découvrira.

\*\*\*